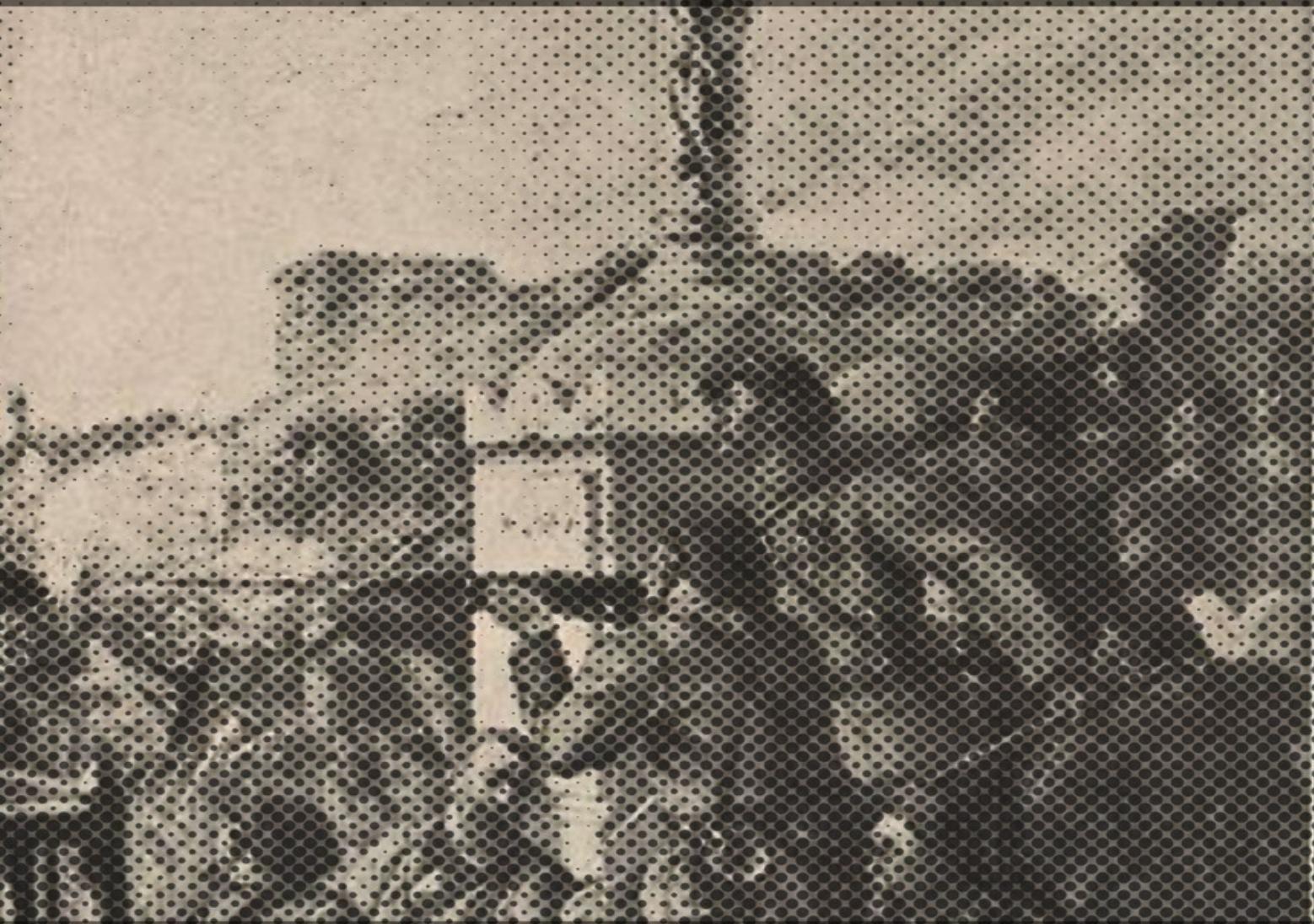


Jules Mazé, Sergent Lefèvre



*Le carnet
de campagne
du sergent
Lefèvre, 1914-1916*

Jules Mazé, Sergent Lefèvre

Le carnet de campagne du sergent Lefèvre, 1914-1916



Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066321987

TABLE DES MATIÈRES

LA TERRE PROMISE

I

II

III

IV

V

LA BARRIÈRE SACRÉE

VI

VII

VIII

DES COTEAUX LORRAINS AUX PLAINES FLAMANDES

IX

X

XI

LA BATAILLE DES FLANDRES

XII

XIII

XIV

XV

LA BATAILLE EN ARTOIS

XVI

XVII

XVIII

DANS LES TRANCHÉES DE L'AISNE (LA VIE ET LA GUERRE DE TRANCHÉES)

XIX

XX

XXI

XXII

XXIII

XXIV

XXV

L'OFFENSIVE DE CHAMPAGNE

XXVI

XXVII

XXVIII

XXIX

XXX

VERDUN

XXXI

XXXII

XXXIII

XXXIV

XXXV

XXXVI

XXXVII

XXXVIII

XXXIX

LA TERRE PROMISE

[Table des matières](#)

I

[Table des matières](#)

DEVANT LA FRONTIÈRE

Un beau matin, dans la deuxième quinzaine de juillet 1914, un gendarme imposant et grave me remit un ordre de l'autorité militaire m'invitant à rejoindre, immédiatement et sans délai, à Toul, le régiment d'infanterie que j'avais quitté l'année précédente, à ma libération, pour occuper un modeste emploi à Paris.

Cela, je l'avoue, me donna un petit coup au cœur..

Pourtant l'on espérait encore que la guerre pourrait être évitée, et l'on se disait qu'en tout cas, si cet espoir se trouvait déçu, le conflit serait certainement de courte durée.

«Veinard! faisaient mes amis, tu vas voir du pays aux frais de l'État. Ce sera une promenade, une simple promenade.»

Lorsque je quittai la capitale, l'on s'y sentait oppressé comme à l'approche d'un violent orage, l'on y vivait dans une sorte d'angoisse pénible qu'entretenaient les nombreuses éditions des journaux. Je tombai, à Toul, en plein branle-bas de combat.

Chose étrange, le contraste me fit du bien.

Là-bas, dans l'atmosphère enfiévrée de la grande ville, tous les regards allaient vers les diplomates, qui jouaient leur dernière carte. Ici, ils se portaient vers la frontière, vers le pays annexé, qui apparaissait à tous comme une sorte de terre promise.

Là-bas, c'était l'attente. Ici, c'était déjà l'action.

J'eus beaucoup de peine à gagner la caserne; car les rues étroites de la vieille ville lorraine présentaient un extraordinaire encombrement. Chacune de ces rues était devenue comme le lit d'un fleuve étrange où roulaient, pêle-mêle, au milieu d'une foule bruyante, les véhicules les plus divers, depuis la charrette branlante chargée de vivres pour la troupe jusqu'à l'automobile de luxe où se distinguait la silhouette d'un général.

Lorsque, enfin, je pus pénétrer dans la cour du quartier, il me sembla que tous les fleuves de la ville y déversaient leurs véhicules hétéroclites et une partie de leurs vagues humaines. Jamais je n'avais vu pareil remue-ménage, jamais je n'avais entendu pareils cris.

Je m'étais arrêté, étourdi, ahuri, ne sachant de quel côté diriger mes pas, lorsque je reçus dans le dos une tape vigoureuse, en même temps qu'une voix connue disait:

«Ah! mon vieux, je suis content de te revoir!»

Je me rentrai vivement, tout heureux de ne plus me sentir isolé dans la cohue, et me trouvai en face de mon ami Bataille, mon ancien caporal devenu sergent.

Nous nous embrassâmes cordialement; puis Bataille, qui aime la plaisanterie, s'écria:

«Tu sais, on n'attendait plus que toi pour partir.

— Comment, pour partir!

— Dame! te figures-tu qu'on t'a envoyé ici pour cultiver le potager de la compagnie?

— Non, mais...

— Eh! mon bon, nous sommes les gardiens de la frontière, nous autres, nous sommes sa couverture, tu le sais bien. Alors nous allons la couvrir, c'est simple, et nous laisserons nos casernements à ceux de l'arrière.»

Mon brave sergent désignait ainsi, non sans une nuance de dédain assez comique en la circonstance, les corps de troupe qui, plus éloignés de la frontière, se mobilisent moins rapidement, dont nous devions protéger la mobilisation, et qui nous rejoindraient un peu plus tard.

«La guerre est donc déclarée? demandai-je, assez ému.

— Non, elle ne l'est pas encore, et vraiment je ne sais ce qu'ils font dans ton Paris; mais nous espérons tous qu'elle le sera bientôt. Alors, en attendant le lever du rideau, on va se placer aux premières loges.

«Allons! dépêche-toi de t'occuper de ton fournitment; et tu sais, tu n'as pas besoin de te casser la tête pour le reste. Je t'ai fait placer dans ma section, je suis ton chef, et tu n'auras qu'à te rallier à mon panache. J'espère que tu feras honneur à la compagnie.

Régiment d'infanterie se rendant à la gare.



«Là-dessus, rompez, et au trot! Ce n'est pas l'instant de jaboter avec les camarades.»

Pour le moment, les gradés ne savaient où donner de la tête; ils s'agitaient comme des diables dans l'eau bénite, harcelés par leurs hommes, qui avaient mille choses à demander, happés au passage par les nouveaux venus comme moi, qui ne savaient à quel saint se vouer, attrapés vigoureusement par les officiers à propos de tout et de rien.

A cette heure, je me félicitais d'avoir été assez sage, au cours de mon service militaire, pour ne pas désirer de galons; et, au milieu du formidable remue-ménage, il me semblait très doux d'être simple soldat, de n'avoir qu'à suivre le troupeau, qu'à obéir.

L'enthousiasme délivrant qui gonflait les cœurs et enfiévrait les cerveaux ne contribuait pas peu à augmenter une agitation assez naturelle en la circonstance. Pourtant, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il y avait de la méthode dans cette agitation, et qu'une volonté ferme canalisait vers le but à atteindré des efforts en apparence assez incohérents.

Le régiment, en effet, se trouva prêt en un rien de temps, et je vous assure que je me sentis fier d'appartenir à cette troupe d'élite lorsqu'elle s'aligna dans la cour, devant son drapeau déployé, et que le clair soleil de Lorraine fit scintiller l'acier de ses milliers de baïonnettes.

A ce moment-là, nous sentîmes passer en nous un grand frisson d'héroïsme, et le salut au drapeau fut comme un acte de foi et d'espérance où nous mêmes toute notre âme, tout notre cœur.

En cette minute émouvante et solennelle, que je ne voudrais pas ne pas avoir vécu, nous jurâmes tous de mourir pour la France.

Beaucoup d'entre nous ont déjà tenu leur serment, et tous ceux que j'ai eu la douleur d'assister à l'instant suprême se montrèrent aussi héroïques devant la mort qu'ils l'avaient été devant l'ennemi.

Il faisait chaud, et le sac me sembla bientôt terriblement lourd. Où allions-nous? Je n'en savais rien et ne tenais pas à le savoir. Mes voisins avaient entonné une chanson de route; mais c'est à peine si je les entendais.

Arraché brusquement à une existence sédentaire et plongé dans un milieu plein d'agitation et de fièvre, je payais d'un peu de dépression nerveuse le manque de transition entre deux états si différents.

Malgré moi, je pensais au village natal où vivait encore ma vieille mère, aux bons amis que j'avais laissés derrière moi, à mon bureau tranquille où la besogne quotidienne était douce, à la chambre claire et gaie que j'avais aménagée avec amour et d'où j'apercevais la verdure de Meudon.

Et tout cela me paraissait loin, très loin, comme perdu dans une brume de rêve.

Bref, pour employer une expression qui n'allait pas tarder à entrer, en compagnie de beaucoup d'autres, dans le vocabulaire militaire, j'avais le cafard.

Cela n'était pas surprenant, et nombre de camarades qui marchaient en silence, courbés sous le poids du sac, traversaient probablement la même crise.

«Alors, l'ancien, ça ne va pas, la santé ? demanda mon caporal, un jeune engagé plein d'ardeur, qui devait devenir pour moi le meilleur des amis.

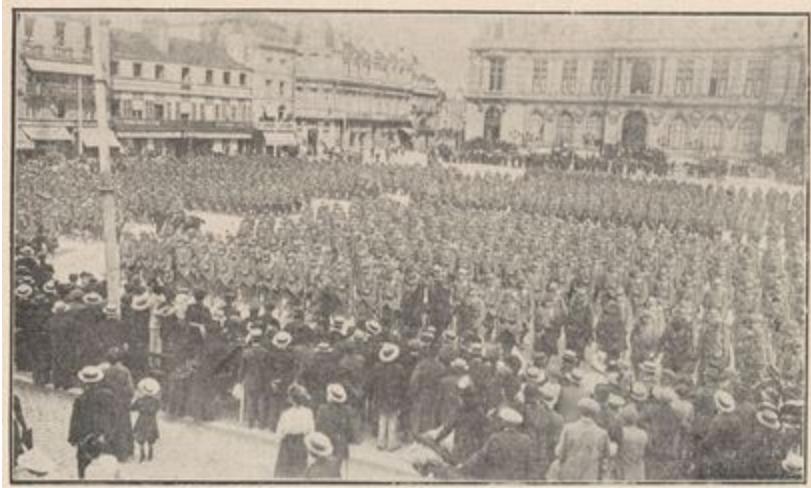
— Oh! si, très bien.

— On ne le dirait guère; tu as l'air de porter le diable en terre.

— Je suis seulement un peu fatigué : le voyage, le branle-bas de la caserne, l'émotion du départ, tout cela coup sur coup...

— Eh! oui, mon vieux, dans les corps de couverture, tout se fait à la vapeur: aussitôt pris, aussitôt pendu. Mais aussi songe que nous serons les premiers à canarder les casques à pointe. Ceux de l'arrière vont en crever de jalouse. Allons, du cran! le ciel est clair, la route est large, la vie est belle!»

La revue des troupes avant le départ pour la frontière.



Brave gamin!

J'avoue que, pour le moment, je ne trouvais pas la vie extraordinairement séduisante.

Il faut bien dire la vérité, se montrer tel que l'on est. Que celui qui, au début, parmi les réservistes, n'a pas un peu payé le tribut au cafard me jette la première pierre.

Chez moi, du reste, la crise fut de courte durée. Une bonne nuit passée dans la paille odorante d'une grange me remit un peu l'esprit en place. La bonne humeur de Bataille, mon sergent, et de mon jeune caporal firent le reste. Au bout de deux jours, la cure était complète, l'adaptation parfaite, et il me semblait que je n'avais jamais quitté le régiment.

Nous menions l'existence d'une troupe aux manœuvres, vagabondant, pour ainsi dire, dans la superbe campagne lorraine, traversant des villages où l'on nous faisait fête, rencontrant d'autres troupes que l'on saluait par des cris joyeux.

Peu à peu l'insouciance nous gagnait. Je parle des réservistes, des anciens; car ceux de l'active avaient quitté la caserne comme pour une partie de plaisir, et la seule

chose qui troublât leur bonheur, c'était la crainte que les choses ne finissent par s'arranger, la crainte de rentrer à la caserne sans en avoir décousu avec les casques à pointe.

Le soir, dès l'arrivée au cantonnement, on entourait les officiers.

«Eh bien, mon capitaine, c'est-y pour aujourd'hui?

— Pas encore, les enfants; on cause toujours.»

Mon caporal, le plus joyeux des mortels, en devenait neurasthénique, le sergent Bataille était menacé de jaunisse.

Je crois que, s'ils avaient tenu les bavards qui s'obstinaient à parler quand les cartouches tintait si joyeusement dans les gibernes, quand la baïonnette était si bien aiguisée, ces messieurs eussent passé un vilain quart d'heure.

Je fis vraiment connaissance avec le régiment dans un cantonnement où l'on nous arrêta pendant plusieurs jours, entre la forêt de Champenoux, qui allait devenir célèbre, le bois Morel et la forêt de Bezange.

Nous ne nous doutions guère qu'un drame formidable se jouerait bientôt dans ce site vraiment enchanteur, que les jolis villages où nous allions aux provisions flamberaient bientôt comme des torches, que les fermes où l'on nous accueillait si cordialement s'effondreraient sous les obus, que des ruisseaux de sang arroseraient les vallons délicieux où nous faisions l'exercice.

Cependant nous ne tardâmes pas à comprendre que les diplomates devaient perdre un peu l'espoir d'arranger les choses. Mon caporal retrouva sa gaieté endiablée, le sergent Bataille ses couleurs et sa bonne humeur.

Les officiers, en effet, prenaient un air grave, nous faisaient mille recommandations, nous donnaient mille conseils, — «des conseils qui sentaient la poudre,» comme disait Bataille. Le nombre des sentinelles avait été augmenté, et leur consigne était devenue des plus sévères.

A la compagnie, nous avions des officiers charmants. Notre capitaine, jeune et plein d'ardeur, s'occupait sans cesse de nos besoins et de notre bien-être. Avant de penser à lui, il pensait à ses hommes. Il nous connaissait tous et avait pour chacun un mot aimable lorsqu'on se trouvait en sa présence; il aimait ses hommes, et ses hommes l'adoraient.

«Avec un chef comme lui, disait mon caporal, on irait au bout du monde!»

Notre lieutenant était également un officier d'élite, mais d'allure plus réservée. Il fallait apprendre à le connaître, et alors on s'apercevait que son apparente froideur était faite tout simplement d'un peu de timidité et de beaucoup de calme.

Je ne devais pas tarder à le voir, debout sous la mitraille et les balles, alors que nous étions aplatis contre le sol, allumer tranquillement un cigare et le fumer aussi posément qu'à la terrasse d'un café. Des gens m'ont dit: «C'est idiot de s'exposer ainsi!» Possible; mais je vous assure que ça vous remonte fameusement le troupier, que ça donne du cœur aux plus froussards, et qu'un officier dont les hommes ont admiré l'héroïsme tranquille peut tout leur demander.

J'ai entendu exposer un jour une théorie originale, mais qui m'a paru fort juste.

Un lieutenant-colonel qui avait été grièvement blessé en enlevant Vauquois à la tête d'un régiment de la 10e division se remettait assez péniblement, lorsqu'il apprit que son successeur venait également d'être blessé. Aussitôt il demanda qu'on lui rendît le commandement de son ancien régiment.

Comme on le félicitait, tout en lui faisant remarquer qu'il aurait dû attendre encore avant de rentrer dans l'action, il répondit:

«Ne me félicitez pas, car ce que vous prenez pour de l'héroïsme n'est que de l'habileté. On me connaît dans ce régiment, que j'ai commandé en dix combats; je n'aurai donc pas à prouver à mes hommes que je suis brave. Si j'attends, au contraire, j'aurai un régiment où l'on ne me connaîtra pas, où je serai un «bleu», malgré ma croix de guerre à trois palmes, et où je devrai faire mes preuves, ce qui pourrait me coûter cher.»

Et ce colonel avait raison: il faut qu'un chef digne de ce nom se fasse connaître de ses soldats, il faut que ceux-ci disent de lui: «C'est un brave!»

Nous avions aussi, à la compagnie, un tout jeune sous-lieutenant, un enfant presque, à qui la menace de guerre avait ouvert avant l'heure les portes de l'école Saint-Cyr.

Bien que très jeune, notre Cyrard connaissait son métier et avait le feu saoré, un feu dévorant. Tout de suite il nous avait conquis par sa bonne grâce, par sa façon charmante de nous traiter en amis plus âgés. Le pauvre petit n'est plus; il est tombé à notre tête, victime de sa folle bravoure. Nous l'avons tous pleuré, et son souvenir vivra toujours en mon cœur.

De plus en plus nous avions l'impression d'être en guerre, bien qu'on attendît toujours, — et avec quelle impatience! — la déclaration officielle. D'étranges nouvelles circulaient dans les villages et faisaient le tour du cantonnement, nouvelles souvent fausses ou certainement très exagérées. Tantôt il s'agissait d'une reconnaissance allemande qui avait violé la frontière et emmené, pieds et poings liés, toute la population d'un village; tantôt c'étaient des uhlans qui étaient apparus dans les faubourgs de Nancy.

Nous ne tenions plus en place, le fusil nous brûlait les doigts, et nous nous demandions pourquoi l'on nous tenait si loin de cette frontière dont nous étions les gardiens désignés.

Le capitaine, qui comprenait notre état d'esprit, finit par nous expliquer que le Gouvernement, pour éviter des conflits avant la déclaration, avait prescrit de ne pas pousser les troupes jusqu'à la frontière, de les en tenir éloignées d'une dizaine de kilomètres.

Il est certain que les fusils seraient partis seuls.

«Encore un peu de patience, mes enfants, nous dit le capitaine. Je crois bien que ce ne sera plus très long!»

Des bravos prolongés accueillirent ces dernières paroles.

De partout des troupes arrivaient. La 11^e division s'alignait sur notre gauche, couvrant Nancy. On signalait, sur notre droite, des chasseurs à pied et des dragons de Lunéville. Derrière les bois, il y avait comme un grouillement d'hommes et de chevaux, comme un fourmillement de canons, de fusils. La nuit, lorsqu'on était de garde, on entendait le roulement sourd des convois, pareil à un tonnerre lointain qui n'aurait pas cessé.

De plus en plus ça sentait la guerre.

A présent, du reste, les Allemands ne se gênaient plus; nous savions, par les habitants des villages, qu'ils poussaient sur notre territoire des reconnaissances rapides.

Nous nous sentions devenir enrâgés.

Enfin, le 3 août, la grande nouvelle nous parvint: la guerre était déclarée.

Qui nous l'annonça? Je ne sais, mais on la connut partout à la fois. Et ce fut une joie folle. On criait, on dansait, on s'embrassait. A ma section, nous vîmes apparaître du champagne offert par le jeune sous-lieutenant. Où avait-il pu dénicher les bouteilles? Le capitaine et le lieutenant trinquèrent avec nous, et l'on but au succès de nos armes, à la gloire de la France.

||

[Table des matières](#)

LE CANON!

Le lendemain, tout le monde était debout bien avant l'heure du réveil. Nous nous imaginions naïvement que nous allions recevoir l'ordre de partir immédiatement et de foncer sans délai sur les Allemands d'en face, dont nous nous promettions de faire une marmelade.

Le réveil sonna, et aucun ordre ne vint, sinon l'annonce de théories diverses.

Ce fut de la stupeur: la guerre était déclarée, et l'on ne marchait pas!

Le jeune sous-lieutenant nous expliqua, en sirotant un quart de café, que la guerre était chose très compliquée et que nous jouions simplement le rôle des pions sur un échiquier.

«Alors, fit Bataille, voilà des pions qui ont plus de chance que nous!»

Et il montrait une route lointaine où l'on voyait défiler de l'artillerie dans un poudroierement de soleil, tandis qu'un mamelon la dominant se trouvait transformé en fourmilière par le passage d'une nombreuse infanterie.

Avec une inlassable patience, le sous-lieutenant essaya de nous inculquer de vagues notions de tactique, de nous faire comprendre qu'on ne lance pas ainsi une troupe à l'aventure, qu'il faut assurer la sécurité de ses derrières et de ses flancs, son ravitaillement en vivres et en munitions, que son action, pour ne pas demeurer vaine, doit être combinée avec celles d'autres troupes et d'autres armes.

Enfin notre tour arriva quelques jours plus tard: on nous poussa sur l'échiquier humain, vers la frontière, vers la terre promise.

Tout le monde était joyeux, les officiers rayonnaient, et le lieutenant-colonel qui nous commandait, un ancien soldat d'Afrique, ne tenait plus en place.

Patrouille de spahis.



Par un temps splendide et chaud, nous nous acheminâmes vers Athienville petit village paisible entouré de mamelons verdoyants, puis vers Arracourt, modeste chef-lieu de canton dont les maisons blanches aux volets verts bordaient la large route qui traverse la frontière à moins de trois kilomètres de là et file, en terre annexée, sur Moyenvic.

Dans cette jolie campagne, éclairée par le radieux sourire du soleil, nos yeux ne rencontraient que des images de paix et de bonheur.

Devant les maisons, coquettes et bien entretenues, des vieux fumaient leur pipe, des ménagères tricotaiient, des enfants jouaient.

On nous saluait au passage en nous criant: «Bonne chance!» Les enfants nous faisaient un bout de conduite en s'efforçant de marcher au pas.

Ces tableaux charmants nous rappelaient les grandes manœuvres par beau temps, et je n'ai jamais perdu le souvenir d'une jeune et fraîche paysanne qui lavait

tranquillement son linge devant la porte d'une ferme et me tendit un bol de lait au passage.

Pourtant nous sentions que, derrière ce calme, l'orage se préparait.

Nous savions que nos patrouilles opéraient déjà de nombreuses reconnaissances au delà de la frontière, et un paysan nous conta le fait suivant, qui nous arracha des cris d'indignation et de rage.

Le 6 août, on venait prévenir le président de la Croix-Rouge de Vic-sur-Seille, ville du territoire annexé, qu'un dragon français, blessé par des uhlans au cours d'une patrouille, était resté sur le terrain, dans la plaine, aux portes de la ville.

Le président fit aussitôt appeler des jeunes gens de sa société, les pria de prendre une civière, et le groupe se dirigea vers l'endroit où gisait le blessé ; mais un soldat allemand du régiment n° 138 avait eu connaissance du renseignement donné au président de la Croix-Rouge. Enfourchant une bicyclette, ce misérable se rendit auprès du blessé français, et, froidement, à dix mètres, le tua de trois coups de fusil.

Le malheureux cavalier français, première victime de la guerre dans cette région, repose au cimetière de Vie. Il se nommait Henry (Nicolas), était originaire de Reims et appartenait au 8e régiment de dragons.

«Retiens bien cette histoire, l'ancien, me dit Bataille, et quand nous aurons des Allemands devant nous, pense au dragon de Vic-sur-Seille.»

On nous arrêta tout près de la frontière, dans les environs du village de Juvrecourt, au-dessus d'Arracourt. Le moment

n'était pas encore venu pour nous de passer chez l'ennemi; mais nous étions désormais sans impatience, car nous savions que la danse allait commencer et que nous serions appelés à y jouer notre rôle.

«Ouvrons l'œil, et le bon! fit notre jeune caporal. Ça sent le Prussien par ici!»

Sur notre gauche, dans la forêt de Bezange, qui vient mourir là, nous apercevions d'autres troupes. Devant nous, des batteries d'artillerie étaient en position, et l'on en voyait passer d'autres qui devaient aller s'installer au delà de la frontière.

Au cours de la nuit, nos sentinelles furent tenues en éveil par des coups de feu isolés qui partaient on ne savait d'où. Nous les entendîmes aussi, et l'on ne dormit guère. C'étaient les premiers, et l'on a beau dire, ça fait toujours quelque chose.

Notre sous-lieutenant effectua une reconnaissance volontaire sur la ligne des sentinelles et même au delà. Il ne découvrit rien de suspect, mais revint enchanté : il avait franchi la frontière.

Le lendemain matin, 14 août, — une date que je n'oublierai jamais, — nous fûmes arrachés à notre sommeil fiévreux par une détonation formidable.

Tirailleurs marocains.



Nous nous regardâmes ahuris, incapables de prononcer une parole, et je remarquai que mes camarades étaient très pâles.

Enfin l'un d'eux fit d'une voix blanche:
«Le canon!»

Notre caporal, qui se ressaisit le premier, exécuta une cabriole joyeuse et cria:

«Bravo! les artilleurs ouvrent le bal!»

Il m'est difficile de décrire ce que j'éprouvais. Était-ce de la peur? Je ne sais. Je me sentais la tête horriblement vide, et un léger tremblement nerveux, que je m'efforçais de vaincre, me secouait par instants.

Je devais être très pâle, moi aussi, car Bataille me dit, en me frappant sur l'épaule:

«Baste! tu verras, on s'y fait très bien.»

Je pus, du reste, pratiquer ce jour-là un entraînement sérieux; car ma compagnie fut désignée comme soutien d'une batterie qui opérait à la lisière du bois, sur la frontière même, au lieu dit Champ-Vautrain. D'autres batteries tiraient aussi, sur notre droite, au-dessus de Juvrecourt.

Bientôt les batteries allemandes répondirent avec rage, et ce fut, pendant des heures, un monstrueux concert, une musique infernale, qui vous martelait les tempes, vous tordait les nerfs, vous secouait tout entier.

Un artilleur m'expliqua que nous arrosions les batteries et les tranchées allemandes du secteur limité par Juvelize, Blanche-Église et la ferme de Bourrache.

Ils étaient merveilleux, les artilleurs, et en somme c'était leur début, à eux aussi; car, s'ils avaient souvent entendu le canon, ils n'avaient jamais reçu d'obus.

Ils en recevaient, je vous assure, et ces maudits engins éclataient avec fracas, projetant, dans un nuage de fumée noire, une pluie de morceaux d'acier dont le plus petit pouvait tuer son homme, de pierres et de terre.

Les artilleurs procédaient avec calme à leurs intéressantes manœuvres, paraissant ne rien voir et ne rien entendre. Fort heureusement les Allemands ne tiraient pas très juste, de sorte qu'il y eut seulement quelques blessés parmi les servants, et encore les blessures étaient légères.

Pour nous, nous n'eûmes pas à souffrir, grâce à la bonne idée qu'avait eue notre capitaine de nous établir sur la pente d'un mamelon. L'obus, en effet, passait au-dessus de nos têtes lorsque le coup était trop long et tombait devant le mamelon lorsqu'il était trop court.

Pourtant nous eûmes un blessé, — oh! rien de bien grave: un mollet labouré par un morceau d'acier gros comme une fève; mais enfin le sang coula. C'était une blessure, une vraie blessure. Chacun voulut voir notre premier blessé, lui serrer la main, lui demander ses impressions. Lui, très fier, montrait sa jambe un peu

tuméfiée et expliquait qu'il avait senti un choc, comme un coup de bâton, mais que cela ne faisait aucun mal. A l'entendre, c'était presque un plaisir de recevoir un éclat d'obus quelque part. Et, de fait, le brave garçon n'eût pas échangé contre les galons de sergent la gloire d'être le premier blessé du régiment.

Le 15 et le 16 août, le duel au canon continua, de plus en plus rageur, de plus en plus violent, et nous n'entendions pas sans un certain émoi, causé par le manque d'habitude, le tonnerre de l'artillerie lourde allemande, qui, du mont Saint-Jean, au-dessus de Vie, envoyait ses énormes projectiles dans la direction de la ferme Haute-Burthecourt, située en avant de la forêt de Bezange, où de nombreuses troupes se rassemblaient.

Dans la matinée du 16, au plus fort de l'action, nous pûmes jouir d'un spectacle merveilleux, encore nouveau pour nous, qui nous arracha des cris d'admiration.

Sous l'azur, dans la coulée d'or du soleil, un avion français, un biplan, qui évoluait avec une aisance parfaite, apparut du côté de Nancy, se dirigea d'abord vers nous, puis, faisant un crochet, fila comme une flèche vers les positions allemandes, qu'il survola bientôt.

Des centaines d'obus, des milliers de balles, montèrent vers l'oiseau de France, que nous contemplions, haletants, le cœur serré par la crainte de le voir s'abattre, blessé à mort, chez nos ennemis; mais il continua d'évoluer avec la même aisance, laissant à chaque instant tomber une fusée dont nous apercevions très bien la traînée blanche, qui ondulait sous le souffle d'une brise légère; puis, ayant

accompli sa mission, il prit de la hauteur et disparut dans les profondeurs de l'azur.

Alors notre artillerie augmenta l'intensité de son feu, qui devint vraiment effroyable, et bientôt les canons allemands cessèrent de rugir.

Nous avons appris le lendemain, à Vie, que la plupart des pièces avaient été démolies par nos obus et les servants tués ou blessés.

L'oiseau de France avait superbement joué son rôle.

III

[Table des matières](#)

LE COMBAT DE LA FERME DE LAGRANGE

Nous savions que, dès la déclaration de guerre, des corps français, plus heureux que nous, avaient pénétré chez l'ennemi, et souvent je me demandais ce que pouvaient faire là-bas les camarades, ces enfants perdus de la bataille.

Je posai la question à notre lieutenant.

«Mon ami, me répondit-il, sais-tu ce que fait en ce moment notre artillerie?

— Elle envoie des obus aux Allemands.

— Oui, mais pourquoi leur envoie-t-elle des obus? Simplement pour nous faciliter l'accès du territoire, pour nettoyer le terrain devant nous. Eh bien, les troupes d'avant-garde en font autant sous une autre forme.»

Cette réponse ne satisfaisait pas ma curiosité, car elle m'indiquait le pourquoi des choses, quand j'aurais désiré

connaître les détails de l'action.

Des blessés du 2^e bataillon de chasseurs à pied, qu'on évacuait sur l'intérieur, me renseignèrent, et leur récit me passionna parce qu'il était, pour moi, comme le lever de rideau du grand drame.

Je vais essayer d'exposer aussi clairement que possible les événements qui précédèrent, de ce côté, notre pénétration en Lorraine annexée et la marche de nos troupes sur Vic et Mohrange.

J'ai raconté déjà l'assassinat d'un de nos dragons à Vie. Ce brave ne devait pas tarder à être vengé.

Dans l'après-midi du 7 août, une petite colonne composée d'une avant-garde de dragons munis de la lance, d'une compagnie cycliste du 2^e bataillon de chasseurs à pied et d'un escadron du 8^e régiment de dragons, tous de la garnison de Lunéville, s'engageait sur la route d'Arracourt et, à toute allure, gagnait la frontière.

Devant les cyclistes, marchait le commandant du bataillon, un soldat de haute valeur et de fière allure, l'héroïque Boussat, qui tomba plus tard, en Alsace, à la tête d'une brigade de chasseurs.

Canon de 75 en plein tir. La pièce au moment du recul.



A un croisement de route, entre deux bois, il y eut un arrêt, le temps d'abattre, aux accents de la Marseillaise, le poteau-frontière; puis la petite troupe fonça sur Vic, que les Allemands avaient évacué deux heures auparavant, et y pénétra sans hésitation par la porte de Nancy.

Pendant que les dragons allaient prendre possession de la mairie, les chasseurs se dirigèrent vers le bureau de poste, toujours précédés par leur vaillant et énergique chef de corps.

Au moment où le commandant frappait à la porte pour se faire ouvrir le bureau, un individu s'avança vers lui en prononçant des paroles que les chasseurs n'entendirent pas. On vit alors le commandant, rouge de colère, empoigner vigoureusement l'individu, le secouer, le soulever de terre et le lancer à ses chasseurs en leur criant: «Enlevez-moi ça!» ordre qui fut exécuté avec empressement et sans aménité, on peut le croire. En même temps une fenêtre du bureau volait en éclats, et nos chasseurs, pénétrant par cette ouverture, se hâtaient de détruire les appareils télégraphiques et téléphoniques.

La foule s'était massée devant le bureau de poste et assistait, muette, à la scène.

Le commandant Boussat prononça quelques paroles chaudes et vibrantes, où il fit passer l'émotion qui gonflait son cœur de Français et de soldat; il parla du drapeau, de la patrie, de la délivrance prochaine; mais ses paroles ne parurent éveiller aucun écho dans la foule qui l'écoutait. Comme il s'en montrait surpris et peiné, un habitant de Vie se glissa derrière lui et lui dit à l'oreille:

«Mon commandant, ne doutez pas de nos sentiments; mais vous n'êtes pas sûr de pouvoir rester avec nous, et nous sommes environnés d'espions. Le moindre geste de sympathie nous vaudrait des représailles terribles.»

Alors le commandant comprit, et il retrouva son amabilité et son sourire.

Les Français prirent les précautions nécessaires pour la nuit, en prévision du retour des Allemands, que le commandant Boussat, en chef avisé, jugeait certain.

«Nous faisons une simple reconnaissance, dit-il, et nous ne sommes pas en nombre. Comme il y a des espions partout, les Allemands le savent et ils reviendront.»

En effet, dès le lendemain matin, plusieurs colonnes importantes furent signalées vers Château-Salins et vers le bois de la Geline, au-dessus de Salivai.

Les Français se replièrent aussitôt par la route d'Arracourt; mais nos chasseurs sont des gaillards tenaces, et, comme on va le voir, ils ne repassèrent pas tous la frontière.

Vie et Burthecourt sont reliés par le blanc ruban de la route de Nancy, au-dessus de laquelle court la voie ferrée. A cinq ou six cents mètres de la gare de Vie, du côté de Burthecourt, on aperçoit, entre la voie ferrée et la route, une ferme importante, dite ferme de la Grange.

Le 10 août, une cinquantaine de chasseurs français, des gaillards résolus et bien trempés, il est à peine besoin de le dire, occupaient cette ferme.

Vers 4 heures, l'homme qui faisait le guet dans les greniers signala qu'une troupe allemande, de la valeur d'une compagnie environ, marchait vers la ferme, divisée en trois colonnes, en suivant les talus du chemin de fer.

Nos chasseurs résolurent de quitter la ferme, d'abord parce qu'ils ne voulaient pas attirer de désagrément au fermier et ensuite parce qu'ils ne tenaient pas à se battre derrière des murailles, préférant avoir l'aisance des coudes.

Départ d'un biplan français.



Ils pouvaient parfaitement ne pas accepter le combat contre un ennemi qui leur était quatre ou cinq fois supérieur

en nombre, et il leur eût été facile de gagner la forêt de Bezange.

Ils n'y songèrent pas un seul instant.

Désirant jouer un bon tour à ces Boches, qui comptaient évidemment les prendre comme dans une souricière, ils sortirent tranquillement et se dissimulèrent dans un champ d'avoine, à l'ouest des bâtiments.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à une cinquantaine de mètres de la ferme, les Allemands s'élancèrent à toute allure en brandissant leurs armes, et le bâtiment se trouva cerné.

Leur capitaine, tout heureux de la bonne exécution de son petit plan stratégique, supputait déjà les honneurs qu'allait lui valoir la capture de ces maudits chasseurs, la croix de fer pour le moins et des félicitations officielles qui faciliteraient grandement son avancement.

Il savait presque gré à ces Français de s'être laissés jouer si bêtement, car il était sûr de ses renseignements, et il ne pensa pas un seul instant que nos chasseurs avaient pu quitter leur gîte.

Aussi sa déception fut immense lorsque, après avoir interrogé le fermier, visité le local de la cave au grenier, il dut se rendre à l'évidence et reconnaître que les diables bleus s'étaient évanois comme en rêve.

Pourtant, ne voulant pas s'avouer vaincu, il décida de battre les environs et rassembla sa troupe en avant de la ferme, bien à découvert.

C'était le moment qu'attendaient nos vaillants soldats, et ils ne se tinrent pas d'aise lorsqu'ils virent qu'ils avaient devant eux une compagnie entière du régiment d'infanterie n° 17, commandée par son capitaine.

Ils laissèrent la compagnie se former, puis on entendit un commandement bref: «Feu!» Cinquante coups de fusil éclatèrent, confondus en une seule détonation, et un certain nombre d'Allemands, dont le lieutenant de la compagnie, tombèrent pour ne plus se relever.

Les autres n'étaient pas encore revenus de leur surprise, que nos chasseurs, exécutant une charge splendide, tombaient sur eux à la baïonnette.

Alors ce fut une fuite éperdue, le capitaine jetant son sabre, les hommes sac et fusil, pour courir plus vite.

Les braves chasseurs purent alors jouir d'un spectacle étonnant, qu'ils corsèrent du reste de leur mieux.

En effet, les Allemands ayant ouvert les écluses de l'étang de Dieuze afin de gêner la marche des Français, la vallée de la Seille se trouvait inondée, si bien que nos fuyards pataugeaient, s'embourbaient, roulaient dans des fossés pleins d'eau, s'enfonçaient dans les marais salins, exécutant ces exercices variés sous les balles des chasseurs, qui en couchèrent quelques-uns dans les eaux bourbeuses. D'autres se noyèrent dans la rivière débordée, dont le lit n'était plus apparent.

La petite expédition de la compagnie se terminait par un désastre: plus de cent cinquante hommes hors de combat,

De notre côté, nous avions eu un sergent et deux chasseurs tués par les balles d'une mitrailleuse qu'on avait amenée en toute hâte dans les vignes, derrière la Seille, pour protéger la retraite.

Tel fut, à peu de chose près, le récit du chasseur blessé.

Il me donna aussi d'utiles indications sur les environs de Vie, où il avait effectué de nombreuses reconnaissances, sur